

DANS LA SALLE À MANGER, des tables et des chaises de John et Elinor McGuire ainsi qu'une céramique d'Emilia Palomba. Les lampes (circa 1980), à la base en laiton et aux motifs de dragons chinois antiques, proviennent de la Villa Giuseppina, sur le lac de Côme.



Dans ce bâtiment aux accents baroques et aux carmins somptueux se déploie la collection d'art contemporain éclectique de l'entrepreneur Lorenzo Bassetti. Un rêve de liberté résolument italien.

RÉALISATION Francesca Santambrogio
PHOTOS Simon Watson
TEXTE Laura Leonelli

Le palazzo merveilleux



DANS LA SALLE À MANGER, la table et les chaises sont de John et Elinor McGuire. Aux murs, deux œuvres de Robert Longo, de la série Men in the Cities (1981). Dans la niche, le portrait du maître de maison est signé Mario Ceroli.

O

n raconte que les princes indiens, tels le maharadja de Jaipur ou celui de Jodhpur, aimaient percer leur palais de portes exigües afin qu'en les franchissant, l'effet de merveilleux frappe davantage les sens du visiteur. Ce dispositif

de Conte des Mille et Une Nuits se retrouve dans ce palazzo romain, dont l'entrée miniature, qu'on ne peut passer qu'en s'inclinant, débouche sur une somptueuse résidence royale. Derrière cette porte, située dans l'une des plus belles artères de Rome, à deux pas du Chiostro del Bramante et de la Piazza Navona, se cache la splendide demeure de Lorenzo Bassetti, collectionneur d'art et entrepreneur dans le monde de la culture, à la tête du groupe Molto Italiano qui embrasse à la fois la gastronomie, la restauration et le design. Une entité comprenant notamment l'éditeur de mobilier Molto Collectibles, voué à mettre en valeur

l'excellence de l'artisanat transalpin. En italien, molto signifie « beaucoup », un adjectif qui a force de devise pour Lorenzo Bassetti pour qui il s'agit de faire preuve de beaucoup d'originalité, d'élégance et de sensibilité. Un principe qui l'a incité à penser les pièces de son palais comme autant de terrains d'expérimentation de formes et de matières et à exercer son goût à l'origine de collections acclamées dans le monde entier. Pourtant, lorsque l'entrepreneur découvre ce palais décati du XVI^e siècle, ce n'est pas l'amour au premier regard. Malgré ses séduisants volumes, le bâtiment n'offre rien du confort moderne – ni garage, ni terrasse, ces solides piliers du style de vie romain.

Rome, cette présence absente
Mais les maisons savent se montrer patientes et dévoiler leurs charmes à qui est capable de les cueillir. C'est lors d'une seconde visite que l'étincelle surgit : le lieu offrirait un écrin des plus seyants à la collection d'art contemporain du propriétaire, dans laquelle se côtoient Michelangelo Pistoletto, Adeline de Monseignat et des classiques du design, comme une table et des

DANS LE SALON, autour d'une paire de tables basses Alanda de Paolo Piva (B&B Italia), deux fauteuils des années 1950 (tissu Dedar) et un canapé modulaire (Molto Collectibles). Sur un des guéridons (Quadri) une lampe Tartaruga d'Ugo Zaccagnini. Au fond, sur une desserte en bambou (Molto Collectibles), une œuvre de Michelangelo Pistoletto. Cache-radiateur en bambou, paille de Vienne et cuir (Molto Collectibles, édition limitée).



Quelques rappels feutrés évoquent Rome. Une photographie entrompe-l'œil de Giuseppe Pietroni ornant le mur du salon n'aurait pas déplu au XVII^e siècle baroque...



DANS LE SALON, sur une des tables (Quadri) qui bordent le canapé (Molto Collectibles), une lampe Tartaruga d'Ugo Zaccagnini. Au-dessus, une photographie de Giuseppe Pietroniro. On distingue au fond, dans la chambre, l'œuvre Cera di Roma, d'Alessandro Piangiamore.

DANS LA CUISINE sur mesure, le bois et l'Inox se répètent.



chaises de John et Elinor McGuire, des céramiques d'Emilia Palomba, artiste sarde des années 1950, mais aussi les stars du catalogue Molto Collectibles, un canapé modulable et des créations en bambou. Entre ces objets hétéroclites, s'engage un discret mais fertile dialogue. Quant au passé éminemment romain des lieux, il reste cantonné à quelques rappels feutrés. Rome, c'est cette lumière qui filtre par les grandes fenêtres, au-delà des murs verdis de lierre du Vicolo della Volpe, l'un des passages les plus pittoresques de la capitale italienne. Rome, ce sont ces moulures au plafond, avec au centre, à la place de la traditionnelle fresque, une composition de sable et de verre de l'artiste Marco Emmanuele. Rome, c'est cette présence absente, ce carmin ecclésiastique dont se parent deux lampes aux abat-jour des années 1980 coiffant d'antiques dragons chinois. Mais ce sont aussi ces études de torsos masculins. Et c'est l'art baroque du photographe Giuseppe Pietroniro: un cliché d'un mur du salon, apposé directement sur le mur en question, trompe-l'œil qui n'aurait pas déplié au XVII^e siècle. Mais il y a plus que Rome, car la demeure de Lorenzo Bassetti rassemble une grande diversité de mondes, d'époques et de lieux. Un toit de Brooklyn, par exemple, où l'artiste Robert Longo a mis en scène une célèbre performance, *Men in the Cities*, en 1981 – les passants évitant des objets lancés par l'artiste depuis le toit étaient alors photographiés par Cindy Sherman. Les collections racontent aussi les voyages du propriétaire, dont l'horizon embrasse tout le planisphère réalisé par Mircea Cantor avec la fumée d'une bougie. Cette œuvre trône désormais dans la cuisine, domaine de prédilection du propriétaire, qui a également ouvert un restaurant, *Molto Italiano*, dans le quartier de Parioli.

Autre présence du lointain, une défense d'éléphant rapportée d'Afrique par un père baroudeur à la Hemingway et transformée en un spectaculaire luminaire, sur le modèle d'une lampe de chevet des années 1920 trouvée chez un antiquaire. Outre ses soirées romaines, concessions obligatoires à la dolce vita, Lorenzo Bassetti aime se lever aux aurores et courir le long du Tibre, jusqu'au célèbre gazomètre d'Ostia, construit entre 1935 et 1937 et resté longtemps le plus haut d'Europe. Les dix kilomètres de ce trajet sillonnent parmi une végétation insolente, dense et sauvage. Mais les plantes sont l'unique domaine pour lequel il n'a aucun talent: dans son jardin, cactus monumentaux et bananiers sont morts les uns après les autres. Il les a remplacés par une lampe phytomorphe de Maison Jansen. Il aura même réussi à faire perdre ses feuilles à cet arbre de laiton, resté quelque temps dans le salon, sur la table basse Alanda, de Paolo Piva, aux côtés d'une girafe en Plexiglas rose de Gino Marotta. Mais un instant suffit pour que la nature reprenne ses droits, avec les cache-radiateurs en bambou, paille de Vienne et cuir, produits en édition limitée par Molto Collectibles. Ou sur la console minimaliste en bambou, les fleurs fraîches plongées dans le ciment d'Ikebana, une œuvre d'Alessandro Piangiamore, artiste que soutient Lorenzo Bassetti depuis longtemps. Mais il y a surtout le bois, employé par Mario Ceroli, précurseur de l'Arte Povera, pour tailler un portrait du maître des lieux. Le profil s'insère dans une niche de la salle à manger, comme un rappel à cette petite porte qui réunit la maison d'un homme de goût à celle des autres, qu'il s'est voué à imaginer.

Adaptation Dario Rudy



DANS LE PETIT SÉJOUR, sur une console en rotin laqué, des études de bustes masculins du XVII^e siècle encadrent un dessin de Valerio Berruti.

DANS LA CHAMBRE, posé contre le mur, Cera di Roma d'Alessandro Piangiamore. À côté, un portrait de Lorenzo Bassetti sur papier réfléchissant de Marco Colazzo.

